

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. IX.

No. 23.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 6 JUIN 1878

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conformeront pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Les Hommes de 37-38 : Louis Lacasse, par L.-O. David.
—Lettres de l'Exposition, par A. Achintre.—Adieu, par A.-B. Longpré.—M. Rameau et la Nation, par E. T. Rameau.—A la veillée, par Fabien Vanasse.
—Choses et autres.—Manufacture canadienne-française.—Le soldat anglais.—Le crime des femmes, par Raoul de Navery (suite).—Nos gravures : Saint-François d'Assise : Le miracle des roses ; Les peintures murales du Panthéon.—Faits divers.—Prix du marché de détail de Montréal.—Revue de la semaine.—Nécrologie : Louis Levesque, écrivain.—Enfants trouvés.—Le jeu de dames.—Les échecs.

GRAVURES : Québec, translation des restes de Mgr Lalval. Arrivée, du cortège à la Basilique ; Viaduc des Trois-Pistoles, sur le chemin de fer Intercanadien ; Les peintures murales du Panthéon ; Église Sainte-Geneviève ; Saint-François d'Assise : Le miracle des roses.

LES HOMMES DE 37-38

Louis Lacasse

Parmi les patriotes de 1837, et au premier rang de ceux qui se sont distingués à la bataille de Saint-Denis, il faut placer M. Louis Lacasse. C'était un homme brave, déterminé, un véritable patriote qui n'hésita pas à sacrifier la belle position de député-shérif qu'il occupait en 1837, et à risquer sa vie comme sa fortune pour la cause de la liberté.

Tout jeune, il avait fait la campagne de 1812 et 1813, sous M. de Joliette, et avait montré pour défendre le drapeau anglais le même courage qu'il déploya plus tard contre ceux qui voulaient faire de ce drapeau un emblème d'oppression.

La guerre terminée, Louis Lacasse, dont la conduite avait été plus d'une fois remarquée par ses chefs, se retira avec le titre d'enseigne, et retourna à Saint-Denis où il se maria, et se fit une excellente position. Lorsque la lutte éclata entre les bureaucrates et les patriotes, il ne put s'empêcher de prendre part à l'agitation, et de tout sacrifier plutôt que de subir en silence les injustices et la tyrannie d'une bureaucratie violente.

L'expérience et le goût des armes qu'il avait acquis dans la guerre de 1812, firent que le Dr Nelson jeta les yeux sur lui

pour organiser, conjointement avec le capitaine Jalbert, la petite armée destinée à se battre contre les vétérans de Waterloo.

Le capitaine Lacasse prit son rôle au sérieux ; une fois lancé, rien ne pouvait l'arrêter. A la bataille de Saint-Denis, il fit son devoir à la tête de sa compagnie. Il était à côté de Saint-Germain lorsque celui-ci fut tué, avec deux autres Canadiens ; il fut lui-même blessé par un morceau de pierre arraché au mur de la maison par le projectile.

Vers le milieu de la journée, le capitaine Lacasse sortit de la maison pour se battre plus à l'aise.

La bataille finie, il regagna sa maison où il ne trouva personne. Sa femme et ses enfants étaient allés au presbytère se mettre sous la protection de M. le curé Demers.

Du grenier, les enfants avaient vu tout le combat, et l'une des petites filles, agenouillée dans la fenêtre, avait prié Dieu tout le temps.

Obligé, comme les autres, de fuir après la défaite de Saint-Charles, il se dirigea du côté des États-Unis, et mit dix-huit jours à atteindre la frontière. Il eut beaucoup à souffrir pendant sa fuite du froid et de la faim.

Quand il vit, en 1838, qu'on méditait une insurrection, il entreprit de retourner au Canada pour se mettre de nouveau au service de la cause libérale. La frontière était garnie de sentinelles ; il eut recours à toutes sortes de stratagèmes pour tromper leur vigilance, simulant la folie, faisant le sourd-muet. A un certain endroit, il put passer à travers une compagnie de soldats, grâce à son beau-frère, M. Germain Lespérance, qui l'enterra sous une charge de foin et de patates.

Rendu à Saint-Denis, il s'installa dans le grenier de sa maison, et réussit, pendant trois mois, à se dérober à la vengeance des bureaucrates. Ceux-ci vinrent plus d'une fois dans sa maison pour obtenir des renseignements, et il les entendit souvent dire à sa femme qu'ils ne le ménageraient pas s'ils mettaient la main sur lui. La nuit, il sortait pour prendre part à des réunions de patriotes.

L'insurrection de 1838 fut si courte qu'il n'eut pas le temps, heureusement pour lui, d'y prendre part ; toutefois, il fut obligé de se réfugier de nouveau aux États-Unis. L'amnistie ayant été accordée aux patriotes de 37, il revint au Canada, heureux de revoir son pays bien-aimé, mais pauvre, inquiet sur l'avenir de sa famille. Il ne regretta pas ce qu'il avait fait pour la cause de la liberté, il était de ces hommes à qui les nobles satisfactions du patriotisme et du devoir accompli suffisent, mais il lui fallait bien reconnaître que son dévouement avait brisé son avenir. Il ne put jamais refaire sa situation, renouer complètement le fil de sa destinée. Après avoir tenté la fortune en divers endroits, il retourna dans sa chère paroisse de Saint-Denis où il mourut en 1868, à l'âge de 75 ans.

M. L. Lacasse, de Montréal, l'un des employés les plus anciens et les plus estimés de la banque Jacques-Cartier, est son fils.

L.-O. DAVID.

On dit que M. Coursol se présentera dans la division Est de Montréal, et que M. le juge Loranger briguera les suffrages des électeurs du comté de Saint-Maurice.

LETTRES DE L'EXPOSITION

PARIS, 14 mai 1878.

On ne connaissait jusqu'ici l'enthousiasme qu'à l'état d'affection aiguë, comme une crise de l'âme, éclatant tout à coup, ici ou là, suivant les circonstances. Voici que l'Exposition menace de changer tout cela, en faisant passer à l'état chronique et constant, un phénomène éphémère et violent de sa nature. C'est tel que j'ai l'honneur de vous le dire. Les maisons de Paris, ses monuments, restent pavoisés, couverts de drapeaux et d'oriflammes ; partout on a conservé la parure du 1er mai : les lilas et les fleurs de ce jour se sont changés en immortelles. Les frais des illuminations de la soirée du jour de l'ouverture de l'Exposition se sont élevés à dix-huit cent mille francs. Les imaginations mettent naturellement leur point d'honneur à se maintenir au diapason normal, et l'on ne rencontre de tous côtés que des lèvres souriantes et des visages joyeux.

Ne pensez point que le patriotisme m'a veuglé et me fasse vous donner pour les sentiments d'autrui ses propres illusions ; il n'en est rien. Les visiteurs, la presse étrangère, continuent de témoigner à la France leur sympathie, et mêlent à leurs éloges un étonnement qui augmente leur prix.

A ce propos, je ne puis résister à vous donner ici un extrait du *Times*. Par celui-là vous jugerez des autres. L'organe influent de Londres, appréciant le discours prononcé par le prince de Galles au banquet que lui ont offert les exposants anglais, s'exprime de la manière suivante sur notre compte :

La vérité est que nous aimons aujourd'hui les Français pour leurs bonnes qualités. La réconciliation s'est faite lentement. Mais nous avons le droit de dire que nous avons fait plus que la moitié de la route pour aller à la rencontre des Français. Nous voyageons plus que nos voisins. Il est vrai que ceux-ci peuvent dire que, leur pays leur paraissant le plus agréable du monde, ils ne sont pas tentés de le fuir autant que nous fuions nos brumes et nos pluies. Tous les Anglais bien élevés lisent le français, même lorsqu'ils ne le parlent pas. Nos voisins, à vrai dire, ne nous rendent pas tout à fait la pareille, mais ils peuvent alléguer que leur langage est assez charmant pour suffire à tous leurs besoins littéraires. Quoi qu'il en soit, les Anglais ont commencé à comprendre, et, en conséquence, à aimer la France longtemps avant la guerre de Crimée.

Rien n'a contribué autant à nous inspirer du respect pour la France que les qualités politiques dont elle a fait preuve depuis la chute de l'empire. Autrefois c'était un axiome pour la plupart de nos compatriotes que les Français étaient frivoles, changeants, violents, incapables de vivre avec un gouvernement parlementaire.

Mais, pendant les sept dernières années, les Français ont détruit ce préjugé en se conduisant avec une sagesse qui aurait fait honneur à la plus sage des nations. Ils ont supporté de cruelles épreuves avec une patience admirable. En dépit des intrigues dynastiques, parlementaires et militaires contre le régime qu'ils ont choisi, ils n'ont jamais rompu la paix. Au lieu de "descendre dans la rue," ils se sont contentés de la discussion publique et du scrutin.

Et pour finir, un aveu dissimulé comme une déclaration dans un bouquet :

On ne peut donc pas être surpris de voir un peuple essentiellement politique comme le peuple anglais respecter une nation aussi capable de se contrôler elle-même. Si l'on ajoute à cela les qualités sociales, littéraires et artistiques des Français, on doit convenir qu'il n'y a pas besoin d'autre chose pour expliquer le bon vouloir exprimé par le prince de Galles.

Maintenant rendons-nous à l'Exposition, et permettez-moi de vous faire les

honneurs des palais du Champ-de-Mars et du Trocadéro. C'est le devoir de tout amphitryon de promener ses hôtes à travers son domaine.

Et d'abord, soyons méthodique dans notre visite, sous peine de fatigue et de confusion. Lorsqu'il s'agit de parcourir un aussi vaste espace, d'en examiner les dispositions, de se reconnaître au milieu de ces allées, de ces jardins, de chacune des alvéoles de cette ruche industrielle, il faut de toute nécessité adopter un plan, une sorte de programme de marche. Grâce à cette prévoyance, tout s'ordonne et s'éclaire ; ce qui paraissait chaos devient régularité, ordre, symétrie.

Les bâtiments de l'Exposition, son emplacement, comprenant deux parties distinctes—le Champ-de-Mars et le Trocadéro, que sépare la Seine—forment un immense parallélogramme de plus de sept cents acres de superficie. L'espace comprend 17,000 mètres de plus que celui de l'Exposition de 1867. Les avenues de la Bourdonnaye à l'est et de Suffren à l'ouest constituent les grands côtés ; les avenues de la Motte-Piquet au sud, et du Trocadéro au nord, les petits côtés de cet immense polygone.

L'Exposition possède seize entrées, ainsi réparties : six au Champ-de-Mars, cinq au Trocadéro, et cinq aux annexes. La principale entrée du Champ-de-Mars a 120 mètres de large ; elle est située avenue Rapp, dans l'axe de la rue Saint-Dominique.

C'est au milieu de cet espace, et sous les nombreuses galeries auxquelles leurs toits vitrés donnent l'aspect d'une serre colossale, que sont exposés toutes les merveilles de l'art et de l'industrie, toutes les richesses minéralogiques, tous les produits les plus rares du globe. Des jardins, des parterres fleuris, des massifs d'arbustes, des jets d'eau ; les constructions pittoresques de différents peuples, les brasseries, cafés et restaurants, les annexes, les pavillons spéciaux, étalent en ses lieux couleurs, leur verdure, ou les lignes bizarres de leur architecture.

Ainsi que je viens de vous le dire, l'entrée à l'Exposition est plus facile que celle du Paradis, car les portes sont larges et nombreuses. Mais si l'on veut éviter cette sorte de vertige que cause d'ordinaire l'assemblage d'une masse d'objets, divers de formes et de couleurs, jouter du coup-d'œil général, d'une vue d'ensemble, l'on devra pénétrer dans l'Exposition par une des portes du palais du Trocadéro, et contempler de la galerie circulaire, au-dessus de la cascade, le magnifique panorama que l'on embrasse de cet endroit.

Devant soi l'horizon forme un demi-cercle, qui va des hauteurs boisées de Saint-Cloud aux coteaux de Montmartre. Dans cet arc, Paris étend le dédale de ses rues, et lance dans l'azur les flèches de ses clochers, les dômes et les frontons de ses monuments : la coupole du Panthéon, le dôme des Invalides, les tours de Notre-Dame et celles de l'église Saint-Sulpice, le Val-de-Grâce, la Seine, ses ponts et ses quais, le massif de verdure des Champs-Élysées, le Louvre, la place de la Concorde, etc., etc. ; toutes les belles choses élevées à la foi religieuse, à la gloire militaire, au commerce, aux arts, à la science, se découpent sous le ciel, et racontent aux yeux les effets du génie des temps anciens et modernes.